

**Zeitschrift:** Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

**Herausgeber:** Université de Lausanne, Faculté des lettres

**Band:** - (1986)

**Heft:** 1

**Buchbesprechung:** Comptes rendus bibliographiques

**Autor:** Gmerk, Mirko D. / Radrizzani, Ives

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 11.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Philippe MUDRY, *La Préface du De medicina de Celse. Texte, traduction et commentaire*, Lausanne, Institut suisse de Rome, 1982, 227 p. (Bibliotheca Helvetica Romana, vol. XIX).

Mis à part le traité hippocratique de l'*Ancienne médecine*, très polarisé par ses visées polémiques, et les débris d'une collection doxographique, dérivant probablement du traité *Iatrika* de Ménon, la *Praefatio* des huit livres *De medicina*, les seuls qui restent de l'œuvre encyclopédique de Celse, est en fait la plus ancienne présentation ordonnée, connue à ce jour, de l'histoire de la médecine grecque, la plus ancienne réflexion occidentale conservée sur le passé de cet art. C'est dire l'importance de ce texte et l'intérêt que revêt son édition critique et son exégèse à la fois philologique et médico-historique. Il faut donc savoir gré à Philippe Mudry d'avoir précisément choisi ce spécimen de la prose technique de l'époque impériale pour en faire le sujet de sa thèse de doctorat ès lettres.

Le texte latin est admirablement bien établi. Ce résultat remarquable, le jeune érudit lausannois le doit non seulement à son propre labeur mais aussi à celui de ses prédécesseurs qui, de Leonardo Targa (1769 et 1810) à Friedrich Marx (1915), ont remplacé les textes de l'audacieuse *editio princeps* florentine (1478) et de l'élégant et fantasque elzévir (1657) par une leçon épurée, collationnée soigneusement avec des manuscrits anciens. De ces manuscrits, on n'en connaît que quatre qui fussent vraiment utilisables. Ils représentent deux familles: F (= *Florentinus Laurentianus* 73, 1), V (= *Vaticanus* 5951) et P (= *Parisinus* 7028) d'un côté, J (= *Florentinus Laurentianus* 73, 7) de l'autre. Notons que P ne contient pas la Préface. La première famille s'imposait déjà par l'ancienneté de ses représentants (F et V sont du IX<sup>e</sup> siècle), mais il fallait compter aussi, presque à contre-cœur, avec J, isolé et tardif (XV<sup>e</sup> siècle). Or, la découverte récente, faite de manière simultanée et indépendante par U. Capitani et D. Ollero Granados, d'un manuscrit jusqu'alors négligé de l'œuvre de Celse, le *codex Toletanus* 97-12 (= T) modifie la situation. Ce manuscrit appartient à la même branche que J; il est aussi relativement récent, du XV<sup>e</sup> siècle seulement, mais il comporte des leçons antérieures à la perte, dans l'archétype des autres manuscrits, d'un long passage du livre IV. Il faudra donc désormais attribuer à T une importance fondamentale pour l'établissement du texte de Celse. En ce qui concerne la Préface, T n'apporte que peu d'éléments nouveaux. Sa concordance avec FV dans les premiers paragraphes prouve définitivement, comme le constate Mudry, la corruption du début de la Préface dans J. Mais il n'en est pas de même pour la suite où T réhabilite certaines leçons de J que Targa et Marx avaient rejetées.

Mudry utilise comme édition de référence celle de Marx dans le *Corpus Medicorum Latinorum I*, mais prend aussi en considération les remarques critiques qui ont été adressées à cette édition, notamment par H. Lingby et U. Capitani, et profite de la collation avec T. Il propose donc un texte qui, tout en concordant dans l'essentiel avec celui de Marx, en diffère sur un certain nombre de points. Toutes les innovations par rapport à l'édition de Marx nous paraissent parfaitement légitimes. Mais sont-elles suffisantes? Mudry est parfois trop respectueux face à son texte de référence. N'aurait-il pas fallu, par exemple, changer dans le § 20 *quia en quae*, comme l'a proposé E. Wistrand, ou du moins mentionner cette suggestion? Nous ne voulons pas nous attarder sur des détails de ce genre, discutables et n'affectant pas vraiment le sens du texte, mais il y a un point précis, le choix d'un mot dans le § 7, sur lequel il est peut-être utile d'exprimer, et même de commenter, notre désaccord.

Dans *Praef.* 7 (Mudry, p. 16; explications, p. 62), le terme *quieta*, attesté par FV et adopté par Marx, est préféré à *inquieta*, attesté pourtant par JT et favorisé récemment par Capitani. Ce choix est déterminé par le fait que Mudry ne voit pas de traduction acceptable, dans ce contexte, du terme *inquieta*. En revanche, il pense que la phrase *iis hanc maxime requirentibus qui corporum suorum robora quieta cogitatione nocturnaque uigilia minuerunt* a un sens clair et précis, à savoir «ceux qui ressentaient le plus le besoin de cet art pour avoir affaibli leur santé par leurs recherches sédentaires et leurs veilles nocturnes». Laissons de côté, dans cette traduction, l'apparition de «cet art» pour un simple *hanc* et l'emploi du terme «santé» pour *corporum robora*, car ce qui nous gêne en premier lieu, c'est l'expression «recherches sédentaires». Peut-on, sans forcer le sens, traduire ainsi *quieta cogitatione*? Mudry nous explique qu'il ne saurait traduire convenablement *inquieta cogitatione*, puisque «les passages parallèles (*Sen. dial. 12, 6, 6 inquieta mens; Ambr. Cain et Ab. 1, 10, 44 inquietis cogitationibus*) sur lesquels s'appuie Capitani ne sont pas pertinents, car *inquietus* y paraît dans un contexte tout autre et se réfère à la curiosité d'un esprit toujours en éveil». Cependant, il reconnaît que ce genre de critique frappe aussi — à notre avis même plus fortement — sa propre interprétation: «Il est vrai que les passages parallèles (*Cic. fin. 5, 4, 11; inu. 1, 3*) que cite Targa à l'appui de la leçon *quieta* ne sont guère plus convaincants: ils y qualifient une existence vouée à l'étude, à l'écart des tempêtes de la vie politique, et ils ne comportent nullement l'idée d'une activité sédentaire nuisible à la santé, telle que Celse l'entend ici.» La dernière phrase est une conjecture de Mudry, celle précisément qu'il faudrait prouver.

A la lumière des exemples cités, il nous semble que, en se décidant pour *quieta cogitatione*, la traduction correcte ne serait ni celle, traditionnelle, de H. Ninnin («profondes méditations»), ni celle, plus astucieuse, de Mudry («recherches sédentaires»), mais plutôt celle que propose W. Müri (dans *Der Arzt im Altertum*, München, 1962, p. 119, non cité par Mudry), à savoir «das Nachdenken in der Abgeschiedenheit». L'embarras vient alors du fait que, en traduisant ainsi, on ne voit plus où est l'implication médicale: l'étude ou la méditation ne passait pas pour plus nuisible à la santé quand elle s'exerçait dans l'isolement solitaire. Mudry remarque que «*quieta cogitatione* prolonge l'appréciation que Celse a porté (*6 corpora inimica*) sur l'activité intellectuelle préjudiciale à l'organisme» (ce qui est exact, mais concerne seulement le substantif et vaut encore mieux comme justification de *inquieta cogitatione*) et défend sa traduction par un argument d'ordre général: «L'idée que le manque d'exercice physique représente un facteur morbide se rattache à la conception pythagorienne

cienne, qui a eu une si grande fortune en Grèce, selon laquelle la santé se fonde sur la diététique et la gymnastique.» Pourquoi introduire ce facteur nouveau, manque d'exercice physique, si Celse dit avec insistance, dans le paragraphe précédent celui qui nous intéresse ici, que le *studium litterarum* est, par lui-même, aussi nécessaire à l'esprit qu'il est funeste pour le corps? C'est cette même idée qui, amplifiée, se retrouve dans son texte, si nous adoptons *inquieta cogitatione* et le traduisons par «méditations incessantes» ou «études continues», c'est-à-dire activité intellectuelle sans repos. Ce sens de l'adjectif *inquietus* peut être confirmé par plusieurs exemples. Quant à la conviction médicale sous-jacente, elle était, à l'époque romaine, un lieu commun. Ainsi Apulée, dans le paragraphe 4 de son *Apologie*, parle comme d'une évidence des méfaits d'un travail intellectuel sans répit: *continuatio etiam litterati laboris omnem gratiam corpore deterget, habitudinem tenuat, sucum exsorbet.*

Après cet *excursus*, trop long, sur une question ponctuelle (l'éloge est, hélas, toujours plus vite fait que la critique), revenons aux mérites de l'ouvrage de Mudry considéré sous ses aspects plus généraux. Le texte latin est assorti d'un appareil critique délibérément réduit à l'indispensable. Mudry se limite pratiquement à un appareil concernant soit la plupart des endroits où son choix diffère de celui de Marx, soit certains endroits où, tout en concordant avec ce dernier, il apporte des justifications complémentaires. Cette édition ne dispense donc pas du recours à l'édition de Marx. Dans un travail consacré à la seule Préface du *De medicina*, une telle limitation paraît raisonnable, mais elle n'est pas à recommander pour une édition future de l'œuvre complète de Celse. Même l'appareil de Marx est trop restreint. Si le philologue et l'historien de la médecine antique doivent avoir accès à toutes les variantes des bons manuscrits, l'historien de la médecine moderne, qui s'intéresse à l'influence considérable exercée par l'œuvre de Celse à partir de la Renaissance, a besoin de connaître les variantes significatives dans les éditions imprimées les plus lues. Nous en parlons ici parce qu'il nous semble que la thèse de Philippe Mudry a une valeur toute particulière en tant que premier pas vers l'édition complète du *De medicina* dans la Collection des Universités de France.

La traduction de Mudry est originale, c'est-à-dire largement indépendante des traductions précédentes en langues modernes et assez différente du texte latin traduit mot à mot. Elle est claire et coulante, souvent belle, bien que, par la force des choses, elle ne puisse rendre l'élégance lapidaire et la majesté aisée du latin de Celse. Affrontant l'alternative cruelle de mieux rendre le fond de la pensée ou le mouvement du style, Mudry opte le plus souvent pour la première solution. Le résultat est, en règle générale, très satisfaisant, car il facilite au lecteur moderne la pénétration dans le monde intellectuel antique. Toutefois, ce procédé est dangereux dans la mesure où il introduit dans le discours d'un autre temps des notions qui ne s'y trouvent pas nécessairement.

Chaque utilisation, dans une traduction, d'un terme à connotation technique qui ne figure pas comme tel dans le texte original fait courir le risque d'un anachronisme épistémologique ou d'une déformation de la pensée de l'auteur ancien. Ainsi, Mudry n'est pas assez prudent dans l'emploi de certains termes lourds de sens particulier, comme «organisme», «organe», «élément», «tempérament» et «constitution». Traduire *corpora* par «organismes» (voire par «organismes individuels», § 12) introduit déjà une conception biologique qui est probablement étrangère à Celse. Le mot «organes» et l'expression «organes internes» servent à Mudry soit pour traduire *partes*, *partes interiores* ou *interiora* (par exemple dans les §§ 23-26, 41-43 et 67), soit pour éluder le problème

délicat du sens exact de *uiscus* et *intestinum* (§§ 25 et 42-43); dans le premier cas, la traduction dit trop, dans le second, pas assez.

Signalons que, au § 21, la phrase *qui maxime calorem mouet* doit vouloir dire, pour être en accord avec la théorie hippocratique évoquée au paragraphe précédent, «qui excite le plus la chaleur» et non pas, comme le traduit Mudry, «qui dégage le plus la chaleur».

On ne soulignera jamais trop que toute traduction d'un texte ancien, surtout d'un texte de caractère scientifique, est déjà une interprétation. Si la traduction de Mudry fait ressortir avec une grande précision les idées maîtresses de Celse, c'est qu'elle est fondée sur une analyse minutieuse de la forme et du contenu de son œuvre. Dans un livre où la Préface latine de Celse ne remplit même pas 14 pages, le commentaire de ce texte par Mudry en occupe plus de 160. Tout y passe, de la langue à la doctrine, du style au savoir historique et médical.

Dans ses nombreuses remarques, Mudry allie la perspicacité à l'érudition. Des doutes sont dissipés, des obscurités éclaircies. Nous ne pouvons pas passer en revue toute cette moisson d'idées, pour la plupart des apports définitifs à l'étude de Celse et de la médecine de son temps. Qu'il nous soit toutefois permis d'exprimer, en tant que médecin, deux objections. Au § 49, la «descente de chair hors des parties génitales» est, certes, un prolapsus utérin (p. 148), mais ce diagnostic n'est pas suffisant pour expliquer les faits rapportés. Par ailleurs, «l'idée bien établie chez les médecins anciens qu'une blessure au diaphragme est généralement mortelle» ne résulte pas tellement «de la valorisation du diaphragme, souvent considéré dans l'Antiquité comme le centre à la fois physique et psychique de l'organisme humain» (p. 137), mais s'explique tout simplement par le fait qu'une telle blessure, comportant le pneumothorax et la pénétration de deux cavités du tronc, a été effectivement presque toujours mortelle.

Les investigations de Mudry prouvent que la Préface du *De medicina* est construite selon un schéma précis, très significatif pour l'appréciation de la méthodologie de Celse et de la place de cet auteur dans la tradition littéraire et philosophique. Mudry offre une explication ingénieuse de la division de la Préface en deux parties assez disparates: seulement la première partie, c'est-à-dire l'historique de la médecine depuis ses origines jusqu'à Thémison (§§ 1-11), serait la préface générale du traité, tandis que la seconde partie, c'est-à-dire l'exposé de la querelle entre le dogmatisme et l'empirisme (§§ 12-75), ne serait qu'une introduction à la diététique, première des trois branches de la médecine. Le différend méthodologique sur le rôle de la spéculation et de l'expérience dans la médecine, tout comme la division en écoles rivales qui en est résultée, étaient pour Celse une affaire interne à la diététique (p. 45).

En analysant la structure de la première partie, Mudry pose de manière très lucide, à la place de la question habituelle et insoluble des sources directes, le problème de la typologie littéraire. Cette approche l'amène à la découverte du modèle littéraire de Celse dans les résumés historiques de Cicéron (p. 50). On voit immédiatement quelles nouvelles perspectives s'ouvrent ainsi pour raviver le vieux débat sur l'originalité de Celse. Ajoutons que l'analyse raffinée de la structure considérablement plus complexe de la seconde partie en fait découvrir le modèle littéraire dans la *disputatio in utramque partem* de la Nouvelle Académie, à savoir l'application formelle d'une méthodologie probabiliste et la recherche d'une *via media* après l'exposé des thèses contraires. «En cela — écrit Mudry — Celse ne pouvait pas ne pas avoir à l'esprit l'exemple du dialogue cicéronien» (p. 78).

Celse était-il médecin? Mudry préfère ne pas s'engager à fond dans un débat

si épineux, mais il signale que «tout au long du *De medicina*, Celse évite soigneusement toute identification de sa personne avec le terme *medicus*, et [qu'] il parle toujours de la médecine du point de vue de quelqu'un qui se situe en dehors des cercles professionnels» (p. 76). D'un côté, il garde ses distances envers ce métier somme toute subalterne, mais d'un autre côté il montre parfois une telle véhémence dans l'expression de ses opinions que Mudry parle à juste titre d'un «engagement personnel et affectif». Il combat passionnément la vivisection et une médecine qui néglige l'individualité du malade. Selon Mudry, «Celse dépasse le niveau de la réflexion technique médicale pour se situer sur le plan des relations affectives entre le médecin et son malade. A connaissances égales, dit Celse (*praef.* 73), le médecin est plus efficace s'il est un ami» (p. 175).

S'il est évident que les connaissances médicales de Celse proviennent essentiellement de la lecture des traités techniques grecs, notamment du recours à certains textes perdus d'inspiration empirique, il n'en reste pas moins vrai que son œuvre porte fortement l'empreinte de la civilisation romaine. Personne avant Mudry ne l'a montré d'une façon aussi éclatante.

Mirko D. Grmek.

André de MURALT, *Comment dire l'être? L'invention du discours métaphysique chez Aristote*, Paris, 1985, «Vrin-Reprise», 207 p.

Le but de la collection «Vrin-Reprise» est de mettre à disposition du public des textes ou des études présentement introuvables. C'est le principe qui a présidé à l'élaboration de ce recueil, qui rassemble huit articles. Ces textes n'avaient pas été conçus originairement pour former un tout, c'est pourquoi on observe de nombreux recoulements. Mais l'unité de l'intention, l'originalité du propos et la cohérence dans le traitement rendaient fort souhaitable la création d'un tel recueil.

L'auteur entend aller à contre-courant des tendances philosophiques actuellement dominantes. Prenant délibérément le contre-pied tant des «dialectiques phénoménologiques» que des philosophies du langage, il s'attend à «étonner» le lecteur et qualifie lui-même son discours de «unzeitgemäße Betrachtungen» (p. 151). Il se propose avec hardiesse d'écartier «toutes les vaticinations sur la crise du langage» (p. 140), de rétablir la possibilité d'une «authentique ontologie» (pp. 15-16), d'une «véritable métaphysique de l'homme» (p. 150), et entreprend pour ce faire de replacer Aristote, vu à travers la tradition scolastique et en particulier thomiste, dans le débat contemporain. En effet, selon l'auteur, «la philosophie d'aujourd'hui [...] se trouve dans la même situation que la philosophie pré-aristotélicienne [...]. Elle oscille, elle aussi, entre une conception éléatique de l'Etre-Logos, de l'Etre-Vérité [et ce sont là tout particulièrement Hegel et Heidegger qui sont visés] [...] et une conception sophistique d'un langage à instituer de toutes pièces». De la sorte «la solution qu'apporte Aristote aux problèmes de son temps [...] peut féconder le débat philosophique contemporain et lui rouvrir le chemin d'une authentique ontologie» (pp. 15-16). Telle est l'idée-force de cet ouvrage, qui est proclamée jusque dans la dernière phrase: «Il ne faut pas être grand clerc pour discerner ici [dans l'ontologisme platonisant et le nominalisme héraclitien] les options majeures de notre siècle» (p. 206).

Mais pour réaliser le programme proposé, c'est-à-dire «féconder le débat contemporain» grâce à la solution aristotélicienne, il faut commencer par s'accorder sur le sens même de la pensée d'Aristote. Or l'œuvre de Pierre Aubenque<sup>1</sup>, qui vise pourtant elle aussi «à montrer que la métaphysique d'Aristote peut s'insérer dans le débat contemporain» (p. 8), aboutit à une conception radicalement différente: loin de «rouvrir le chemin d'une authentique ontologie», la position d'Aristote mène, selon cette interprétation, aussi bien à la négation de l'ontologie qu'à la négation de la théologie (p. 46). Cette divergence radicale conduit M. de Muralt à placer en tête du recueil un article consacré tout entier à la critique de la position d'Aubenque, article dont les dimensions attestent à elles seules l'importance (il occupe le quart de l'ouvrage), et qui permet à l'auteur d'exposer sa conception de la doctrine clé de l'analogie et d'établir la possibilité d'une ontologie et d'une théologie positives, fondées sur l'analogie (qui feront elles-mêmes l'objet des articles 2-4).

<sup>1</sup> Pierre Aubenque, *Le problème de l'être chez Aristote. Essai sur la problématique aristotélicienne*, Paris, PUF, 1962.

«L'Aristote d'Aubenque n'est pas l'Aristote de Stagire» (p. 36). En affirmant qu'Aristote échoue à constituer la métaphysique en «une discipline réelle et positive» (p. 8), que «la recherche de l'être s'épuise dans une dialectique infinie» (p. 35) et que le discours sur l'être ne prétend survivre à son échec que sous la forme d'un «idéal espéré» (p. 8), Aubenque ne fait que «refléter purement et simplement l'idéologie phénoménologique contemporaine» (p. 156) et plus précisément «la doctrine husserlienne de l'idée» (p. 34). L'erreur consiste, selon M. de Muralt, à plaquer l'idéal d'univocité sur la pensée d'Aristote. «A définir l'univocité comme la norme idéale de signification, l'auteur [Aubenque] aboutit à réduire l'aristotélisme à une sophistique qui viserait à l'infini l'éléatisme platonicien» (p. 36), «car il ne voit pas qu'entre l'idéal d'intelligibilité absolue des Eléates et des Platoniciens d'une part et d'autre part l'abandon de toute recherche d'intelligibilité par les Sophistes, il y a place pour l'intelligibilité humaine, imparfaite et relative, d'une métaphysique inductive et analogique» (p. 63).

Selon l'interprétation proposée, la démarche d'Aristote se caractériserait donc une fois de plus par sa recherche de la «*via media*». Abandonnant l'idéal d'univocité qui a toujours pour corrélat «la dévaluation de la chose concrète» — que cela découle «d'une conception métaphysique parménidéenne qui refuse l'être en soi à toute réalité autre que l'être transcendant» (Platon) ou, dans les philosophies modernes, «d'une conception constitutive qui refuse la validité en soi à toute réalité autre que le sujet transcendental [Kant] ou que la norme logique universelle de la vie de conscience [Husserl]» (pp. 86-87) — Aristote invente un discours métaphysique radicalement nouveau qui est fondé sur une notion analogique de l'être et qui vise à atteindre le concret singulier. D'autre part, il pose la multiplicité essentielle des significations de l'être: «la notion d'être est universellement présente dans tous les êtres» (p. 61), immanente à toutes les réalités; «c'est la notion la plus universellement attribuée» (p. 144) et de ce fait la plus confuse; mais à la différence de l'universalité univoque du genre, elle contient actuellement ses différences, elle est intrinsèquement diversifiée par les modes actuellement impliqués en elle, et cette multiplicité essentielle n'est unifiée qu'accidentellement selon une unité de proportion. D'autre part, cette multiplicité ne se dissout pas dans une équivocité universelle, car les sens multiples de l'être sont ordonnés par rapport à un sens premier, qui tout à la fois transcende et imbibe toutes les catégories. L'échec du discours univoque sur l'être n'entraîne donc pas chez Aristote l'échec de la métaphysique, car au-delà de l'unité de nom l'être conserve une unité de signification, si confuse soit-elle. En visant «moins haut que Parménide ou Platon», Aristote fonde la possibilité d'une «métaphysique à la mesure de l'homme» (p. 64). Telle est, présentée de façon très simplifiée, l'idée maîtresse que l'on retrouve à travers tous les articles.

Bien que nous soyons loin d'avoir épousé la richesse de ce recueil extrêmement stimulant, nous formulerons cependant deux réserves, qui ne diminuent d'ailleurs en rien son intérêt.

Il convient tout d'abord d'attirer l'attention sur une certaine ambiguïté dans l'utilisation de la tradition aristotélicienne. L'auteur affirme que l'historien de la philosophie se doit de remonter à la source: aux œuvres d'Aristote, et estime qu'il sera «heureusement aidé dans cette entreprise par la longue tradition aristotélicienne». Il va même beaucoup plus loin en affirmant péremptoirement qu'«il est nécessaire de connaître la pensée du Stagirite dans sa vivante explicitation traditionnelle *avant* d'aborder son œuvre écrite» (p. 178); or cette utilisation des scolastiques le conduit à introduire des thèmes étrangers à la pensée aristotélicienne sans les signaler comme tels (par exemple le thème chrétien de la miséri-

corde divine, p. 186). Si l'étude des scolastiques nous apporte de riches enseignements sur la réception d'Aristote au Moyen Age, elle comporte en revanche le danger d'introduire une perspective étrangère.

Par ailleurs, le jugement porté sur Platon semble radicalement différent dans les articles et dans l'avant-propos. Alors que dans les articles l'auteur affirme que c'est «une conception univoque de l'être qui pousse Platon à poser à côté de l'être le principe de sa diversité» (p. 22) et taxe cette position d'«univocité dialectique» (pp. 147-148), on peut lire dans l'avant-propos que la dialectique de Platon «échappe absolument à tout risque d'univocité» (p. 9), deux affirmations qui paraissent difficilement conciliables.

Ives Radrizzani.